

Isabelle Barbéris

Censures silencieuses



**L'autocensure culturelle :
pourquoi et comment**

puf

Censures silencieuses

DE LA MÊME AUTEURE

Panique identitaire, Paris, Puf, 2022

L'art du politiquement correct. Le nouvel académisme anti-culturel, Paris, Puf, 2019

L'économie du spectacle vivant (avec Martial Poirson), Paris, Puf, « Que sais-je ? », 2016

Isabelle Barbéris

Censures silencieuses



ISBN 978-2-13-086685-5

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2024, octobre

© Presses Universitaires de France/Humensis, 2024
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

La notion même d'auteur (l'*auctor* latin) implique la responsabilité des œuvres qu'il signe, tout comme la notion de pommier fait endosser à celui-ci la responsabilité des fruits qu'il donne (ou ne donne pas). Mais cette remarque nous introduit directement au cœur du problème (« pourquoi écrire, si l'on pense juste ? ») et de ce qui m'en semble la contradiction majeure.

Clément Rosset,
Le Choix des mots

AVANT-PROPOS

par Matéi Visniec

« Je me suis formé comme écrivain en Roumanie, à l'époque de la censure du communisme d'État. J'ai quitté la Roumanie en 1987, avide d'une liberté que je ne trouvais pas à l'Est, dans les pays soviétisés... Entre temps il y a eu, en 1989, la chute du communisme d'État à l'Est, les artistes ont retrouvé leur liberté, je me suis impliqué profondément dans une navette culturelle entre la France et la Roumanie, j'ai essayé de construire autant de passerelles culturelles possibles entre l'Est et l'Ouest, toujours confiant dans la démocratie, dans l'universalisme... Mais depuis quelques années je vis dans une sorte de confusion...

Je découvre ici, à l'Ouest où je cherchais la liberté, des réflexes de censure et d'autocensure qui m'avaient terrorisé dans ma jeunesse, en Roumanie. Quelle incroyable ironie de l'histoire, de voir que la liberté de création et la liberté de penser sont menacées dans un espace qui autrefois, pour nous, les artistes de l'Est, était une source d'inspiration, un modèle de courage et d'inventivité... C'est aussi une blessure profonde pour moi de constater que maintenant, quand j'entre dans le dernier parcours de ma vie, je me retrouve

devant les mêmes formes de bêtise que j'ai combattues il y a cinq décennies... C'est comme si ma vie avait tourné en rond, ou bien comme si la comète empoisonnée du totalitarisme qui avait pourri ma vie quand j'étais jeune revenait toute fraîche, encore plus toxique, déguisée dans une rhétorique « progressiste ».

Ce déguisement « progressiste », je l'ai bien connu dans les années 1960, 1970 et 1980 en Roumanie, car c'était au nom du « progrès » et de la construction du « meilleur monde possible » que le lavage de cerveau idéologue fonctionnait à plein régime. C'est au nom de « la construction de l'homme nouveau », que les artistes de l'Europe de l'Est étaient poursuivis, censurés, espionnés, admonestés, réprimés, interdits de publication, placés sur des listes noires, menacés et souvent arrêtés et emprisonnés. Tout était en place pour forger une seule pensée, la pensée unique réductrice et dépourvue de toute dimension critique. Et j'observe aujourd'hui une nouvelle tentative de même type : un « homme nouveau » se profile à l'horizon forgé par une pression idéologique subtile mais tenace, qui se faufile dans la tête des gens et des responsables politiques et culturels...

Devant cette forme de pression, devant ces nouvelles formes de lavage de cerveaux, les artistes sont souvent paralysés et désarmés, sans antidote ni stratégie de résistance. Il est beaucoup plus facile de lutter contre le mal visible et brutal au premier degré (contre Poutine, par exemple), que contre le mal invisible, insidieux, qui s'infiltré par les capillaires de la pensée pour bloquer finalement la pensée et donc l'esprit critique. C'était tellement facile, pour moi, dans ma jeunesse,

Avant-propos

d'identifier le mal dans le pays où j'étais né ! Le *mal* était tellement évident, tellement bien circonscrit, incarné clairement par le couple présidentiel, par l'appareil répressif, par le discours officiel, par la langue de bois, par une forme de pensée idéologique primitive... Comme il était facile, dans les systèmes totalitaires « d'autrefois », d'identifier le mal et de le combattre ! C'était peut-être le seul « confort » dont disposait l'artiste « engagé », il savait parfaitement qui était son adversaire, « adversaire » qui, au reste, se disqualifiait par son primitivisme... Il est plus difficile aujourd'hui de se positionner comme artiste devant une pression qui est aussi une nébuleuse idéologique. Combattre une montagne, c'est plus facile que de combattre un nuage toxique¹... »

Matéi Visniec

1. Lettre à l'auteure, 2024.

LES DEUX LAMES DU CISEAU

Notre époque si sûre d'elle-même s'est bercée de l'idée qu'elle était éminemment *complexe*. Plusieurs disciplines et champs de la connaissance ont contribué à forger cette idée d'une complexité accrue de la modernité, puis de l'ultramodernité : les théories de l'information l'ont mesurée, la philosophie l'a explorée ; la physique s'est penchée avec acuité sur la théorie du chaos, sur les systèmes dynamiques ; la biologie a eu le temps de se concentrer sur des interactions de plus en plus adaptatives, interactives ; l'intelligence artificielle a rendu possible la modélisation de systèmes exponentiellement composites et adaptatifs, tandis que la sociologie portait au jour les implications de la société en réseaux sur les dynamiques sociales, et que l'économie recourait à des modèles d'agents toujours plus enchevêtrés et émergents.

Cette extrême complexité, que les sciences nous permettent d'objectiver, devrait nous donner la sensation d'évoluer dans un monde divers, aux possibilités démultipliées, aux choix arborescents. D'où vient dès lors notre appréhension d'un monde toujours

plus unidimensionnel, binaire, voire manichéen¹ ? Un monde dans lequel les frontières, les espaces « entre » se résorberaient petit à petit au profit d'alternatives binaires : pilule bleue, ou bien pilule rouge... Dans ce monde, Hamlet n'aurait pas pu évoluer entre le rêve et la réalité, quelqu'un ou quelque chose l'aurait sommé de trancher, de choisir un camp. Il n'aurait pas pu être Hamlet. Cette complexité sans cesse plus dense engendre, en réaction, une automatisation de la pensée, des comportements, et une polarisation des émotions : un « monde univoque » se profile, pour reprendre les mots du philosophe Thomas Bauer. La complexité serait-elle, de l'intérieur, travaillée par des mécanismes de simplification et de réduction ?

Notre contribution tente de prendre au sérieux la sensation paradoxale secrétée par les sociétés libérales : celle d'une réduction des possibilités de s'exprimer, d'une atrophie des lieux pour dire. Certes, on n'a jamais pu compter sur autant d'espaces multidimensionnels pour échanger, cotravailler, circuler et faire circuler. Les biens, les idées, les corps. Mais ces espaces sont-ils encore suffisamment accueillants pour que s'y déposent des pensées libres, aussi libres de contrainte extérieure que des passions qui obscurcissent nos esprits ? Notre ambition n'est pas de nous lancer dans une investigation de psychologie sociale. Pourtant, l'impression que la liberté de pensée, de dire, de créer s'amenuise, est une réalité dont les médias rendent compte en permanence, et qui est transversale

1. Thomas Bauer, *Vers un monde univoque. Sur la perte d'ambiguïté et de diversité*, Paris, L'Échappée, 2024.

à l'échiquier politique. Et si c'était la réalité elle-même qui opérât des économies d'échelle, en fusionnant des choix subtils, en présélectionnant des options prévisibles et calculables ?

Or, l'impression de ne pouvoir penser, dire, créer librement engendre des effets immédiats sur ce que nous pensons, disons, créons : l'impression d'être libre est essentielle à la liberté parce qu'elle détermine la mise en exercice de notre autonomie. Et il convient de s'aviser qu'une telle sensation de réduction de l'espace expressif est de nature *préverbale*. La question de la censure apparaît ici comme antérieure aux enjeux politiques, sociologiques de la liberté d'expression ou de création. Elle s'ancre dans le corps et notre être-au-monde. Quand elle s'allie à une modification du sensible et de la perception, la censure rejoint l'autocensure, qui est son versant caché, car incorporé. Inscrite dans notre perception de l'espace, de l'environnement, du temps, l'autocensure est sans nul doute la part de la censure qui, ces derniers temps, a le plus prospéré. La sensation de réduction de nos environnements urbains, l'épreuve du confinement, la conscience, accrue par la dégradation des écosystèmes, et parfois sidérante, de phénomènes d'interdépendance toujours plus coalescents, les addictions numériques qui produisent des corps projetés et toujours moins habités : tous ces phénomènes entretiennent un lien profond avec la sensation d'un manque à exprimer. Car pour parler (et que « ça parle »), il faut doublement de l'espace. Un espace hors de soi, pour projeter la voix, et un espace en soi, où la faire résonner.

Au fil des siècles, la parole debout, celle de l'orateur, du tribun, du prédicateur, du poète, a reculé au profit de celle de l'homme-tronc des médias : une parole immobilisée, tronquée. Tous les enseignants le savent, qui préfèrent perdre un peu en confort mais gagner en labilité en restant debout, pour s'adresser à une salle d'élèves ou d'étudiants. Du reste, si je me suis tournée vers l'étude du théâtre, c'est sans doute car il nous offre d'observer des semblables qui parlent debout et qui s'approprient leur espace : leur parole n'est coupée ni de leur corps, ni de leur environnement. Le théâtre met en scène des paroles moins entravées que dans la vie réelle. Il nous offre également un outil précieux pour mettre à nu les pathologies de la parole de l'homme-tronc, comme dans *Ô les beaux jours*, de Samuel Beckett. Avec les réseaux sociaux qui miment l'oralité, nous parlons désormais non seulement sans jambes, mais désormais sans tronc ni bouche. Chacun en tire une sensation d'immédiateté presque magique, mais y perd en densité. La sensation que nous nous sommes « exprimés » nous devient étrangère. La pression des mots vers l'extérieur, vers la surface de l'écran, n'a plus qu'une fonction d'exutoire, non de parole. En nous aventurant sur le terrain des formes inédites de censure, nous touchons du doigt cette nouvelle anthropologie du sensible, celle de l'homme global des nouveaux médias, qui est aussi un homme sans voix.

*

Réprouver la censure, sentiment aujourd'hui très partagé dans les sociétés pluralistes, n'est pas chose si ancienne. Ce fut dans la dernière partie du XIX^e siècle que la presse d'opinion s'empara de la dénonciation de la censure et en fit l'un de ses marronniers de prédilection – c'est déjà l'un des sujets des *Illusions perdues* (Balzac), qui examine la concurrence devenue sans pitié entre voix poétique et voix médiatique. La fresque balzacienne dépeint un nouveau paysage médiatique, au milieu duquel la censure grimaçante alimente désormais unes et gros titres, flattant un nouveau lectorat mu par la soif de gloire, la quête d'émancipation, recruté dans ce nouveau monde d'ambitions – et parfois de songe-creux – de la « bohème », dont le pire ennemi était l'ordre bourgeois établi.

Invention des caricaturistes pour incarner cette nouvelle menace pesant sur la circulation des idées et des œuvres, le personnage repoussoir d'Anastasie vit le jour à cette époque. L'allégorie a survécu au siècle : c'est cette vieille femme émaciée, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles et armée d'une paire de ciseaux géante, qui campe la morale étriquée avec ses relents de curé froid. La figure porte en elle, dès l'origine, une misogynie assumée. Elle renvoie à un pouvoir littéralement « castrateur », qui s'en prenait aux poètes et aux défenseurs des idées nouvelles : plus d'un siècle avant Mai-68, il s'agissait déjà de défendre l'imagination au pouvoir, en ciblant son ennemie sous des traits féminins. L'idée misogyne que le féminin constituerait l'antinomie du progrès et des forces transcendantes de l'imaginaire, est très ancienne. Depuis la nuit des temps, la femme fut assignée à être objet,

et non sujet, de poésie. On sait que Lacan associera niveau symbolique et signification phallique, faisant de « symbole » et de « phallus » de quasi-synonymes. En somme, représenter la censure sous les traits d'une vieillearde revêche, arrachant (ou cisailant) les ailes des poètes, en appelait à des représentations très ancrées, et probablement encore tenaces.

Notre choix d'image de couverture ne s'est donc pas porté sur Anastasie mais sur le jeune Harpocrate, dieu grec, aimable et mineur, importé du polythéisme égyptien, souvent associé au culte du secret. Il n'est pas rare pour le flâneur parisien de croiser sa représentation la plus célèbre, par le sculpteur Falconet, au gré d'une porte cochère entrebâillée : « L'Amour menaçant ». Cet adorable angelot ailé, doigt tendrement posé sur les lèvres et susurrant un inaudible « chut », me semble plus apte à rendre compte des enjeux contemporains de la censure, une censure en mode mineur, se déroulant en silence et au nom de l'amour – ce qui n'est sans doute pas si nouveau : l'historien du théâtre Martial Poirson évoque déjà, à propos de la relation entre Molière et Louis XIV, l'existence d'une « censure par bienveillance¹ ».

Notre époque si bruyante, si tonitruante, est peut-être celle où la censure opère le plus de façon feutrée. Mais pour l'instant, ne nous avançons pas trop. Relevons que la censure par le silence porte désormais un nom, d'abord utilisé par les activistes puis entré dans

1. Voir le podcast de Philippe Collin *Molière, le chien et le loup*, 2021, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/serie-moliere-le-chien-et-le-loup>

le langage courant. Si le mot est d'apparition récente, il désigne un processus potentiellement pluriséculaire de *censure culturelle*, dont nous ne percevons les rouages que depuis peu de temps : la redécouverte, à la faveur des dernières vagues de féminisme, de tout un patrimoine littéraire, intellectuel partiellement enfoui que l'on doit à des femmes – artistes, penseuses, aventurières –, n'en est qu'à ses débuts. Olympe de Gouges vient tout juste de faire son entrée au programme du baccalauréat, en 2023. Ce phénomène de censure silencieuse, qui recouvre le phénomène de censure culturelle, est comme on le voit redoutablement efficace : plus la censure est silencieuse, plus elle a de chance de ne pas effleurer les meilleures consciences, les plus belles âmes, et de perdurer des siècles durant. L'occultation des voix de femmes atteste de la haute performance des censures culturelles, par définition silencieuses.

Si notre époque friande de guérillas culturelles n'a pas inventé la censure silencieuse, elle l'a néanmoins systématisée. Commençons toutefois par une précision indispensable afin de nous prémunir de toute généralisation abusive : les phénomènes de censure dont il va être ici question appartiennent au nouvel ordre « global » de la modernité, dans le sens où ils sont bien les produits de ce que la Théorie critique appelle la « modernité tardive », c'est-à-dire les sociétés libérales, démocratiques, dans lesquelles prévaut le pluralisme éthique et culturel. Dans les démocraties postindustrielles, les censures culturelles (souvent appelées « nouvelles censures ») peuvent cohabiter avec des formes anciennes dites autoritaires, mais leur développement reste concomitant du retrait normatif

de la censure verticale. On peut observer ces évolutions en Amérique du Nord, en Europe, en Australie et depuis peu dans les pays du continent sud-américain, même si les manifestations y demeurent éminemment contextuelles, et tributaires de la composition du pluralisme de chaque pays.

Il importe donc de garder bien arrimée à l'esprit l'idée que les nouvelles censures sont loin de concerner tous les pays du globe, ce qui engendre désormais de nombreux hiatus lorsque l'on aborde le sujet : dans la majorité des cas, ce sont encore les anciennes formes de censure, étatiques ou religieuses, en tout cas verticales, qui priment. Au Vietnam, en Iran, en Chine, en Russie, en Inde, en Syrie, pour ne citer que quelques pays emblématiques, les productions culturelles, la presse, les programmes scolaires sont autant de champ scrupuleusement passés au crible d'inébranlables comités de censure, qui n'ont pas la main légère. Et sous tous ces régimes, la roche tarpéienne n'est jamais très loin de la paire de ciseaux. Il est donc primordial de rester vigilant sur le fait que les nouvelles censures, qui sont moins politiques que culturelles, sont peu ou prou restreintes au cadre des démocraties libérales, bien qu'elles représentent une dynamique en permanente expansion.

Un second malentendu serait tenté de se glisser entre ces lignes : il consisterait à croire que nous pré-supposons, conformément à l'opinion dominante, que la censure serait, en soi, quelque chose de « mal », de répréhensible, de condamnable. Admettre a priori le caractère absolument mauvais de la censure est aussi absurde que de supposer sa nature intrinsèquement

TABLE

AVANT-PROPOS <i>par Matéi Visniec</i>	7
LES DEUX LAMES DU CISEAU.....	11
CHAPITRE 1. Censures horizontales.....	37
Censure <i>vs</i> inclusion	46
Censure <i>vs</i> libération de la parole.....	50
« <i>Good censorship</i> » ?.....	53
Censurer les censeurs ? Censures en cascade et censurophobie.....	56
CHAPITRE 2. Toile de fond théorique.....	61
Michel Foucault : critique de la censure-contrôle....	65
Pierre Bourdieu : censure discursive et autocensure.....	68
Le recentrement symbolique des luttes	76
Nouveau paysage critique.....	80
Censure associative ou dissociative ?	92

Censures silencieuses

CHAPITRE 3. Censure gestionnaire et neutralité répressive.....	97
L'argument de l'ordre public.....	102
Arsenal normatif.....	104
Nomocratie et censure du politique.....	112
CHAPITRE 4. Censures concurrentielles.....	121
Censures algorithmiques.....	123
Technicisation et automatisation : une censure à portée de pouce	129
Des censures performatives.....	135
Polarisation et <i>apodioxis</i>	140
Guerre des visibilitées.....	142
CHAPITRE 5. Nouvelles corrections.....	147
<i>Consulting</i> ou censure ?.....	149
<i>Ad usum delphini</i>	152
Contextualiser ou corriger ? Le mouvement <i>Museums are not neutral</i>	156
Démonumentaliser ? La statuoclastie.....	161
CHAPITRE 6. Un nouvel iconoclasme ?	167
Ambivalence de nos peurs : l'exemple du <i>trigger warning</i>	174
Censure et théorie des représentations incitatrices ...	179
Peur de l'ambivalence	182
CONCLUSION.....	189